

principes admis de tous. Trois choses donc constituent la raison, et peuvent en déterminer les droits : l'idée, l'expérience, et le besoin d'autorité.

« Si l'on veut n'accepter que les droits de l'idée pure, on risque, Messieurs, de s'abîmer dans le gouffre des abstractions ; si l'on veut n'accepter que l'expérience des sens tout seuls, on courbe la dignité de l'intelligence et de l'esprit sous le joug des sens et des organes ; si l'on ne veut, en toutes choses, que l'autorité et la foi, je le dirai avec franchise, on rend l'autorité et la foi impossibles à la raison. C'est donc ce qu'il faut sagement entendre : pardonnez-moi mon exposition sévère.

« Trop généralement les philosophes sciendent l'homme et le divisent violemment. Si l'on acceptait l'homme tout entier, tel qu'il est, avec ses facultés diverses ; si l'on acceptait l'homme avec sa vue intellectuelle et pure, avec sa force expérimentale, avec son intime et invincible besoin des vérités divines et révélées, alors, Messieurs, on aurait l'homme tout entier, on aurait la vraie nature de l'âme, les conditions et les droits véritables de la raison. Mais ce n'est pas là ce qu'on fait : on prend une faculté, une partie, une force de l'homme, et l'on y place toute la raison et toute la philosophie.

« Un exemple illustre va éclaircir ce que je viens d'énoncer. Quand Descartes parut il voulut pénétrer toutes les profondeurs de l'âme, sonder la nature intime de la raison, et recommencer méthodiquement toute la chaîne de nos connaissances. Ce fut alors qu'il prononça le mot devenu si célèbre : Je pense, donc je suis. Messieurs, quant à moi, il me semble que Descartes aurait pu tout aussi bien dire : Je pense et je suis, ou j'existe et je pense, car nous avons également la conscience et de notre pensée et de notre existence. Vous en conviendrez, je crois : ces deux vérités sont simultanées, elles sont évidentes au même degré pour la raison. C'est par une seule et même perception de l'âme que nous connaissons notre existence, aussi bien que notre pensée.

« Par où, Messieurs, et c'est là que je veux en venir, par où vous pouvez bien comprendre que pour avoir la notion vraie de l'âme, les conditions constitutives de la raison, il faut unir sagement l'un avec l'autre l'élément empirique et l'élément idéaliste, c'est-à-dire, en d'autres termes et en termes fort simples, l'idée et l'expérience ; et pourquoi ? parce qu'il y a simultanément dans l'homme ces deux choses, ces deux facultés, ces deux principes : l'idée et l'expérience. Et c'est ce que l'on a voulu signifier en associant ainsi ces deux mots : je pense et j'existe ; expression, l'une du monde logique ou de la pensée, l'autre du monde expérimental et sensible.

« Voilà donc, si nous voulons en convenir, le double élément qui constitue d'abord, à nos regards, la nature intellectuelle de l'homme et la force première de la raison, l'idée, la vue intellectuelle et pure du vrai et l'expérience, ou la connaissance que les sens nous donnent des objets extérieurs et sensibles. À la première des facultés, à l'idée, correspondent toutes ces notions générales, spirituelles, qui ne peuvent nous venir par les sens, telles que les notions de l'être, du vrai, du bien, du juste, auxquelles il faut joindre l'amour nécessaire de la bonté, le besoin d'agir pour une fin, pour un but, pour une fin qui soit complète et dernière. Et là, vous avez le fonds naturel de notre intelligence et ce qu'on peut nommer les premiers droits constitués de la raison.

L'orateur développe ici cette doctrine que nous portons en nous-mêmes des idées fondamentales et pures dont l'origine doit remonter jusqu'à Dieu, intelligence suprême et infinie qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il rappelle en peu de mots quelles sont les vérités expérimentales et sensibles pour tous ; les moyens de les constater ou de les déduire, ainsi que les vérités purement intellectuelles, soit par l'évidence elle-même, soit par le raisonnement : et quand il a montré la génération de toutes les sciences dignes de ce nom, procédant du connu à l'inconnu, et remontant nécessairement à des principes premiers, à des vérités premières, il termine ainsi la seconde partie :

« Mais qu'arrive-t-il donc et qu'ai-je à dire encore ? Ah ! la raison impatiente s'agite, elle cherche, elle avance et avance toujours. Tout à coup sa vue s'obscurcit, sa vigueur s'arrête. Elle chancelle comme un homme ivre, se débat en vain au milieu d'épaisses ténèbres. Que s'est-il donc passé ? Messieurs, c'est que loin de la portée, loin de l'œil intelligent de l'homme, par-delà les limites naturelles de l'expérience et de l'idée, au delà de toutes les lois de l'évidence, au delà, bien au delà s'étendent encore les immenses régions de la vérité. Oui, par delà, il y a encore l'invisible, l'incompréhensible, l'infini ! et vous n'en pouvez douter ; car vous savez que Dieu habite la lumière inaccessible. Et même dans l'ordre humain, il y a encore loin de nous, hors de la portée de notre vue, de notre intelligence, il y a les temps, les lieux, il y a tous les faits du passé.

« Mais pour nous en tenir à la connaissance de Dieu seul, pour en venir à ce caractère dernier que je vous signalais en commençant, après les premières notions traditionnelles sur la Divinité, avouons-le, ni l'idée, ni l'expérience, ni l'intuition, ni le raisonnement ne peuvent plus ici nous servir d'avantage, car il s'agit de sonder les profondeurs de l'infini, il s'agit de mesurer l'éternité. Quel homme alors ne doit pas trembler ? Seigneur ! qui viendra donc à notre aide !

« Messieurs, nous avons la foi. La foi, elle avance toujours, elle ne craint rien, elle ne craint pas de s'élançer dans les régions de l'infini et de l'incompréhensible, entendez-le donc, je vous en prie. La foi est une glorieuse extension de la raison, elle lui apporte ce qu'elle n'a pas, elle lui donne ce qu'elle ne peut ni saisir ni atteindre. C'est un don du Seigneur, un bienfait de la grâce divine.

« Oh ! oui, vous ne l'avez pas comprise la dignité de cette foi, vous qui

prétendez qu'elle veut asservir, étouffer, restreindre la raison. Vous ne croyez pas, peut-être, vous qui m'écoutez en ce moment ; peut-être, dans une de vos heures railleuses, vous avez en pitié ceux qui croient. Mais, prenez garde ; nous n'acceptons pas votre compassion et votre pitié. Croyants, et croyants sincères, nous avons la raison comme vous ; comme vous, et avec elle, nous avançons ; et plus que vous, peut-être, nous allons jusqu'à ses limites ; nous admettons tout ce qu'elle admet, tout ce que vous admettez, et plus encore, permettez-moi de le dire. Mais là où vous vous arrêtez, nous avançons encore ; là où vous vous épuisez en vain, nous possédons, vainqueurs paisibles ; là où vous balbutiez, nous affirmons ; là où vous doutez, nous croyons ; là où vous languissez incertains et malheureux, nous triomphons et nous régnons heureux. Messieurs, telle est la foi, et voilà comment elle vient relever la dignité de l'homme par les mystères divins qu'elle révèle. Il est vrai, la foi vous soumet à une autorité, à l'autorité de la parole divine qui daigna un jour se démontrer à la raison de l'homme, parce que la raison avait, en vertu des dons du Seigneur, le droit de demander cette démonstration et cette preuve. Un jour, sur cette terre bénie de la Judée, par les miracles et les leçons de l'Homme-Dieu, cette manifestation de l'autorité divine s'accomplit. La raison l'entendit, elle la conçut, elle la reconnut, et la foi s'établit : foi éminemment raisonnable, puisque nous l'enseignons ; et nous le répétons sans cesse, la raison, pour croire, ne doit se soumettre qu'à une autorité raisonnablement acceptable et certaine.

« Messieurs, j'ai dit tout ce que je voulais dire. Il me semble que nous avons, quoique bien en abrégé, fixé certaines notions suffisantes sur notre nature intelligente et sur les droits de la raison. Je les résume en peu de mots : trois états, ou trois espèces de connaissance et d'affirmation ; l'évidence, la raisonnement, la foi. Trois voies ou trois moyens pour arriver à une affirmation certaine : l'idée, l'expérience, l'autorité. Hors de là, Messieurs, je ne crains pas de le dire, il n'y a pas de vraie philosophie, il n'y a pas de notion vraie de l'homme, il n'y a pas de justice rendue à la nature intelligente.

« Il y a donc, Messieurs, et nous en convenons, il y a dans l'homme de nobles et de grandes facultés, que le Créateur, après les avoir données, ne prévoyait jamais retirer ni enchaîner. Aussi la religion divine, apportée par Jésus-Christ à la terre, se réjouit-elle des glorieux efforts et des progrès soutenus du génie et de la science humaine dont les triomphes les plus beaux viennent toujours assurer le triomphe de la foi et des vérités révélées, science de Dieu même et couronnement de l'intelligence de l'homme.

« Non, la foi ne vient pas, l'autorité divine ne vient pas non plus arrêter l'essor de la raison. Au contraire, la foi vient arracher l'esprit vacillant de l'homme à l'empire de ténèbres et d'incertitudes infranchissables pour tous ces efforts. Et quand la foi a ainsi établi son paisible empire, quand elle régné au fond de nos cœurs, alors la raison peut en sûreté parcourir, mesurer, pénétrer, sonder cet univers immense, si généralement laissé à ses libres investigations. Soit donc que recueillie en elle-même, elle descende profondément dans l'âme pour étudier sa nature intime, et remonter aux principes premiers, à l'essence même des choses ; soit que, reportant les regards sur ces mondes visibles, elle en découvre les phénomènes, elle en saisisse les lois, elle marque au milieu du torrent de faits la haute économie du gouvernement du monde, alors toujours à l'abri twélaire de la foi, l'homme intelligent est libre et vraiment grand, il mesure toute l'étendue de la terre et des cieux, il ne connaît plus d'obstacles ni de barrières, assuré qu'il est de marcher à la suite de la parole et de l'autorité divine elle-même. C'est ainsi seulement que la raison s'élève et grandit, grandit contre ses propres efforts ; c'est ainsi qu'elle s'élève jusqu'au plus haut degré de la science véritable ; oui, elle a conquis toute sa dignité par l'obéissance même qu'elle rend à cette loi, et elle devient le plus noble et le dernier effort du génie de l'homme, lorsque, en donnant à ses forces tout leur développement, elle a respecté aussi les limites de sa nature, et qu'elle a mérité de s'unir à la lumière et à la gloire divine.

SOCIÉTÉ DE DISCUSSION.

M. le président,

Il existe une souveraine dont les ordres les plus présents n'éprouvent jamais d'opposition, nul ne réclame contre ses décrets ; ses fantaisies sont des lois sévères, ses caprices des oracles ; elle change à son gré les cœurs ; elle rompt des convenances, et fait plier la sévère raison sous la marotte de la folie. Cette reine et grande impératrice, c'est la mode. Son essence est le changement, elle récompense par des applaudissements et punit par le ridicule ; voilà son unique force et ses seules armes, mais rien n'y résiste.

Cette déesse est une ennemie constante et presque toujours victorieuse de la raison. Celle-ci dit aux hommes, faites ce que vous devez faire ; la mode au contraire leur donne cet ordre formel : faites ce que les autres font, et c'est toujours la mode que l'on suit. La seule consolation qui nous reste après avoir épuisé nos bourses, c'est que si une mode nous paraît trop ridicule, trop incommode, assujétissante, nous avons au moins l'espoir d'en être bientôt débarrassés par une mode nouvelle. Les dames françaises furent d'abord vêtues en religieuses ; elles prirent ensuite un costume assez semblable à celui des dames romaines, bientôt la coiffure en forme de cœur, fut d'usage, les cornes, les ridicules vinrent après, les pyramides et les cônes leur succédèrent, ils furent bientôt remplacés par des bonnets assez bas, et faits comme ceux des hommes. La nudité des épaules fut en faveur à la cour d'Espagne, beau de Bavière, et se renouvelle encore de nos jours. Arne de Bretagne